

Devoir sur table – psycho année 2

« Vous avez deux heures ! »

Magali ressentit, à la lecture du sujet, la panique gagner son estomac : « Le sexe et la SLA ». Il fallait définir le sujet, avant de construire le plan puis de conclure.

La SLA, elle savait, c'était la maladie de Charcot. Elle ne prendrait pas le temps de définir. Pas le temps. Deux heures pour une maladie mortelle et invalidante, non !

Le sexe, déjà, allait lui donner du fil à retordre. De quoi parler ? Le membre, l'organe, ce non-muscle, cette cavité de plaisir qui, à l'instar du cerveau, ne se laissait pas atteindre par la sclérose ? Ou le sexe comme besoin de plaisir ? La libido ? Le contact charnel ? L'amour partagé que le handicap rendait au mieux sportif au pire impossible, toujours frustrant ?

Le correcteur s'attendait à lire sur l'amour physique et sans issue : ce serait son parti pris.

Son cœur battait la chamade. Elle peinait à calmer son souffle. Sa main tremblait. Et le chronomètre laissait s'échapper les précieuses minutes. « Le sexe et la SLA », c'était vache comme sujet !

Fallait-il encore que le malade ait un conjoint, un amant, un *sex friend*, enfin un peu de compagnie. Que faisaient les patients isolés ? Renonçaient-ils aux plaisirs de la chair, se payaient-ils un ou une escort ? Elle avait entendu parler de services d'escort pour personnes malades. N'empêche que ça ne devait pas être simple pour un patient SLA au corps décharné, déjà atteint dans une certaine dignité, de payer les services d'un inconnu pour atteindre la jouissance.

Quand la masturbation devenait impossible, ce devait être l'enfer. La plupart devaient renoncer à la jouissance, double peine, de mort et de petite mort. Elle se demandait si d'autres maladies mortelles privaient ainsi leurs proies de ce plaisir intime ?

Elle s'égarait. Le sujet ! Rester concentrée sur le sujet : « Le sexe et la SLA ». Bloquée par l'urgence du temps imparti, elle n'avait pas encore écrit une ligne. Elle allait se planter. Il lui restait soixante-neuf minutes. Soixante-neuf ? Elle sourit sous cape de cette synchronicité coquine. Elle n'était pas chez Marc Dorcel, et n'allait pas faire de son devoir sur table une antichambre de porno... Ça posait question tout de même le soixante-neuf : avec une VNI/sans VNI, avec trachéo/sans trachéo... ? Elle avait du mal à s'imaginer la scène et se convainç, après trois bonnes minutes d'une réflexion douteuse mais soutenue, que ce pouvait être dangereux pour le patient sous VNI qui risquait un glissement de masque... Elle replongea les yeux sur sa copie blanche.

Il lui fallait commencer à rédiger. Elle allait se vautrer !

« Le patient a envie et a besoin de vivre l'intensité de la sexualité, il a besoin de l'oubli dans lequel plonge la petite mort avant de rencontrer sa grande sœur, celle dont on ne revient pas. Il en a besoin aussi pour conserver l'envie de vivre. Son partenaire se doit d'être à l'écoute et ouvert, bla-bla-bla... »

Tout dans cette maladie létale impacte la vie telle qu'elle est jusque-là perçue : le temps, le corps et, par suite, le sexe, le besoin d'intensité et de sincérité.

L'amour physique peut être perçu comme une expression de l'amour, tous les sens sont en alerte. Rappelons que la SLA n'ôte rien à la sensualité ni à la perception sensorielle. Le partage de la sexualité devient certes plus complexe et le patient se doit de dépasser son handicap ; il se doit d'accepter de renoncer à se mouvoir avec l'autre et de prendre quelque initiative que ce soit, mais la sexualité n'est pas contre-indiquée.

Magali releva la tête, songeuse. Et dire que certains couples – bien valides ceux-là – se déchiraient faute de baise ! Faudrait leur faire un pense-bête ! Remettre le cul sur le plan des priorités. Pour chacun, Malades ou valides, la vie est un don et la mort vient trop vite. Qu'ils s'éclatent avec leurs deux bras et leurs deux jambes, leurs muscles gorgés de sang, leurs visages vierges de tubes et leur désir enfoui sous des couches d'excuses : la fatigue, le mal de tête, le travail, les soucis, les enfants...

« Mais le sexe peut aussi se révéler moteur, car il procure un abandon de soi et un accueil de l'autre au travers des désirs de chacun des partenaires. L'égoïsme du coup rapide du dimanche soir n'a plus droit de cité dans ce genre de pathologie. Car si la SLA attaque les postures et les faux-semblants, elle fait tomber les masques et permet de taper dans le dur, elle peut offrir aux plus curieux, aux plus audacieux, la connaissance de l'autre dans sa plus infime intimité. Sans crainte du jugement dernier et sans enjeux, elle ouvre des vannes insoupçonnées. Tout donner et tout prendre – de suite – peu importent les disjonctions neuromusculaires. Le sexe permet alors d'être encore un prétexte à l'entrelacement des âmes dans la communion cosmique de la jouissance et un révélateur, comme l'est la chimie argentique. Le sexe demeure l'expression de l'amour, ce saint sentiment d'une puissance infinie. Il peut, le temps d'un instant, faire oublier l'atrophie ; l'intensité de moments volés à la maladie et aux soins peut se présenter comme autant de pieds de nez jetés à la figure de la maladie. Chaque patient peut se servir du sexe comme rempart et se murmurer : « Elle n'aura pas notre amour ! Elle n'aura pas nos jouissances : jamais.

Pour conclure, le sexe dans la SLA se présente alors comme acte de résistance suprême contre l'avancée funeste de l'envahisseur, et la quête du plaisir partagé constitue un ultime refuge dans le sein de la vie. L'amour serait douceur du combattant. La jouissance, la sève de la vie. »

L'examineur ramassa les copies.

Magali fourra son stylo dans son sac ; elle tourna les talons, quitta, à la hâte, la salle d'examen, puis le bâtiment. Du métro, elle appela son amoureux et oublia le temps, le temps d'un après-midi.